Le Département de sciences des religions
de l'Université du Québec à Montréal
vous invite à la conférence de

Donald Boisvert, directeur
Département de sciences des religions,
Université Concordia

«Pourquoi un christianisme queer?»

Le mardi 10 mars 2015, 12h30
Au local W-3235 du pavillon Thérèse-Casgrain,
455, boul. René-Lévesque Est, H2L 4Y2.

Pourquoi un christianisme *queer*?

UQAM, 10 mars 2015

C'est un honneur pour moi d'être ici parmi vous cet après-midi dans le cadre de notre « conjointitude », et j'aimerais surtout remercier notre collègue Mathieu Boisvert pour l'invitation de vous entretenir sur un sujet qui pourrait vous sembler un peu hors-normes, sinon étrange: Pourquoi un christianisme *queer*? Mais en réalité, ce n'est ni hors-normes, ni étrange. C'est tout simplement une question que de plus en plus d'entre nous se posent. Pour trois raisons, essentiellement. Premièrement, parce que dans l'étude des genres et de la sexualité en sciences des religions, la perspective *queer* se veut de plus en plus normative. Deuxièmement, parce que pour trop longtemps, les individus et les activités soi-disant hors-normes ou marginaux ont été laissés de côté, cachés, ou bien tout simplement ignorés dans l'étude des religions. Et finalement, parce que, dans notre ère supposément post-moderne, il y a très peu d'identités fixes, même si la religion essaie sans cesse de les maintenir ou même d'en construire de nouvelles. En un mot, *queer* parce que c'est nécessaire, mais aussi parce que ça nous permet de voir différemment.

Mais permettez-moi tout d'abord de me positionner, de me situer. C'est presqu'une exigence lorsqu'on travaille dans ce domaine. Je suis un professeur, spécialiste en histoire du christianisme, mais aussi un chercheur qui travaille sur

des questions se rapportant aux intersections entre la sexualité, le genre et la religion, en particulier les relations de même-sexe et la religion. Tout ça, c'est assez évident, et assez standard dans un contexte académique. Mais je suis aussi beaucoup d'autres choses: un franco-américain, un québécois, un homme gai (remarquez que je ne dis pas *queer*), un ex-catholique, et un prêtre anglican. Je me réclame donc de multiples identités, de différents positionnements, ce qui est en soi plutôt *queer*, vous me direz. Et vous avez raison. *Queer* c'est aussi cette capacité que nous avons dans notre monde ~~soi-disant~~ éclaté d'aujourd'hui de se placer dans de multiples contextes identitaires à la fois, et de s'y sentir bien et tout-à-fait à l'aise. Dans ce sens-là, je suis donc *queer*. Je m'accommode facilement.

Alors, pourquoi un christianisme *queer*? Je devrais plutôt dire pourquoi des christianismes *queer*? De plus en plus, nous reconnaissons qu'il n'y a pas qu'une sorte de christianisme—et je ne parle pas ici du contexte se rapportant à différentes dénominations chrétiennes—mais plutôt à cette notion que la tradition chrétienne est en mouvance constante, et qu'elle est formée de différentes couches, souvent cachées. Mon expérience chrétienne n'est pas la même que la vôtre, ni semblable à celle du sodomite du Moyen-Âge, par exemple. Par contre, mon expérience du conflit, ou des intersections, entre ma foi chrétienne comme homme gai, et celle de ce sodomite moyenâgeux, est peut-être plus semblable que la foi chrétienne que nous avons en commun aujourd'hui vous et moi, si vous êtes croyante ou croyant.

C'est ce que Carolyn Dinshaw appelle « the queer touch across history, » cette notion qu'il y a une sensibilité commune à la marginalité qui nous permet de s'identifier l'un et l'autre, ou l'une et l'autre, à travers l'histoire, peu importe la distance. Il y a une sorte de sensibilité *queer* qui traverse les générations, un monde de signification que nous partageons. Donc, même si *queer* nie la stabilité identitaire, surtout en ce qui a trait au genre et à la sexualité, *queer* permet aussi une ouverture à l'autre, surtout l'autre qui est subalterne, l'autre qui, quoique différent de moi d'un point de vue historique ou culturel, me rejoins par une sorte de « touché » transhistorique. Je suis gai; il est sodomite; nous sommes *queer*.

Mais, vous me direz, quel mot spécial que ce mot *queer*. Faisons donc un peu de généalogie. Si vous cherchez le mot « queer » dans le dictionnaire Oxford, vous trouverez plusieurs définitions, mais il y en a deux qui sont particulièrement importantes: le mot veut dire, premièrement, quelque chose d'étrange, de singulier ou de bizarre; et deuxièmement, c'est un mot péjoratif qui réfère à un homosexuel. Dans ce sens-là, il serait un peu l'équivalent de « tapette » ou de « fif » dans notre contexte aujourd'hui. Des hommes gais anglophones parlent souvent du fait qu'ils étaient appelés « queer » dans leur enfance, et ils détestent ce mot. C'est donc un mot qui a été réapproprié, et auquel on a donné une connotation plus positive. En général, on peut dire que tout cela a commencé avec les études de Michel Foucault sur la sexualité, mais c'est vraiment depuis les années quatre-vingt dans le monde

anglophone, et surtout à cause de la publication du livre *Gender Trouble* de la philosophe américaine Judith Butler en 1990, que *queer* est devenu un terme plus académique. On parle donc de *queer theory* et de *queer studies*, mais aussi de politique *queer*, de culture *queer*, d'art *queer*, et de communautés *queer*, au pluriel. Car ce que « Queer » implique d'abord et avant tout—son idée maîtresse si vous voulez—c'est le refus de toutes catégories ou de pensées **binaires**, et donc de tout ce qui est identitaire dans son sens le plus stable et le plus rigide. A la suite de Michel Foucault, nous pouvons dire que toutes les identités, et surtout les identités sexuelles, sont des formes de discours et des constructions sociales. Ces identités sont élaborées **par** et **dans** des contextes de pouvoir, et surtout, elles ne sont jamais **stables**, peu importe que nous pensions le contraire. Elles sont sans cesse en mutation. *Queer* se veut donc le refus de toute raideur ou solidité identitaire~~s~~. Et l'idèntité que *queer* refuse d'abord et avant tout, c'est l'identité hétérosexuelle, ou plus spécifiquement, l'hétéro-normativité. C'est donc la personne transgenre, ~~ou~~ on pourrait dire, qui est un peu l'idéal de la personne *queer*.

Le mot *queer* a aussi une ~~généalogie~~ genèse politique, qui date des années 80, ce qui coïncidait avec les premières années du SIDA. Plusieurs groupes LGBT de cette époque voulait créer de nouvelles formes d'activisme communautaire, surtout en rapport avec la lutte contre l'inaction gouvernementale ~~sur le~~ face au SIDA (que l'on pense à des groupes comme *Queer Nation*), et le terme *queer* est donc devenu une

sorte de point de ralliement qui allait au-delà des intérêts spécifiquement gais ou lesbiens. Tout le monde est donc devenu un peu *queer*; et c'est encore un mot très à la mode, trop même, parmi la jeune génération LGBT. Beaucoup de jeunes hétérosexuels aiment se réclamer *queer*. Le mot a donc perdu un peu son cachet critique et contestataire. Moi-même, je ne me considère pas un homme *queer*; je suis un homme gai, mais qui a tout-de-même, je l'espère, certaines sensibilités *queer*. Mais suis-je un penseur *queer*, un intellectuel *queer*, un professeur *queer*? Voilà la question. Car *queer* est toujours un mot ambigu, et c'est précisément là toute sa force, mais aussi sa faiblesse. *Queer* peut parfois paraître trop équivoque.

En ce qui concerne les études *queer*, ou la théorie *queer*—et nous avons aussi le verbe « to *queer*, » c.-à-d., une sorte de méthodologie—cela nous provient de la rencontre entre les études sur la sexualité, la pensée poststructuraliste et le courant féministe des années '90. En général, une perspective *queer* sur un sujet quelconque—que ce soit la pédagogie, l'histoire, la littérature, ou la théologie—implique une lecture non-hétéro-normative du sujet en question. Les gens comme moi qui font une analyse *queer* d'un phénomène religieux essaient de faire une lecture à contre-courant, une lecture déstabilisante, qui nie l'équilibre et la stabilité de toute catégorie se rattachant au genre, mais aussi à tout privilège hétérosexuel. J'aime penser à *queer* comme une sorte de travail de détective. Nous regardons dans les endroits—dessous, derrière, à côté—que les autres ne veulent pas voir,

En un mot, c'est ça *queer*; c'est le refus de l'exclusion. C'est dire aux lesbiennes, aux hommes gais, aux personnes bisexuel~~s~~le ou transgenres, à ceux et celles qui refusent la monogamie, aux fétichistes, aux femmes et aux personnes de couleur si longtemps laissés pour compte: « Venez, nous allons maintenant enfin valoriser votre expérience; nous allons enfin mettre vos valeurs et vos enjeux au cœur de nos analyses et de nos discussions. Nous savons que vous avez toujours vécus dans l'ombre. Venez, nous allons intégrer vos expériences à la réalité soi-disant humaine et universelle. » Étudier le religieux dans cette perspective *queer*, c'est, au fond, une question de libération, et c'est le travail auquel nous sommes tous et toutes conviés. C'est pour ça que la grande théologienne latino-américaine bisexuelle, Marcella Althaus-Reid, fait si naturellement et si bien le lien entre la théologie de la libération et la pensée *queer*. Pour elle, il n'y a pas de contradiction entre danser la salsa en petite~~s~~ culotte~~s~~ et égrainer son vieux chapelet au fond de sa poche, et qu'elle peut aussi parler du mystère de la Trinité comme d'une relation polyamoureuse. Et je dirai que ce n'est pas si loin que ça du grand saint Augustin. Voilà donc l'autre « pourquoi » d'un christianisme *queer*: afin ~~d'ouvrir~~ de rompre avec la tradition. Afin que celles et ceux laissés et ignorés au jubé ~~trouvent~~ prennent place dans le sanctuaire.

Je vous propose, pour la suite de ma présentation, un petit voyage au sein du christianisme afin de voir comment nous pouvons mettre un accent *queer* sur tout ça. Je vais le faire par l'entremise de deux volets: en premier lieu, la dimension

homo-érotique du christianisme, et deuxièmement, le phénomène de la dévotion aux saints. Je vais aussi intégrer quelques anecdotes personnelles à mon analyse, car comme diraient nos collègues féministes, « le privé est politique. » Être *queer*, c'est aussi savoir reconnaître et accepter cette vérité profonde.

Il y a quelques années, lors de mes ordinations comme diacre et par la suite comme prêtre dans la tradition anglicane, j'ai été un peu le sujet d'une controverse. Certaines personnes—prêtres et laïcs—se sont opposées publiquement à ce que l'évêque m'ordonne. C'est que je n'étais pas un homme gai qui vivait dans un état de célibat. J'étais marié avec un autre homme, ce qui allait, selon eux, à l'encontre des saintes écritures et des exigences canoniques de la communion anglicane. ~~Mon~~ L'évêque m'a ordonné quand même, car pour lui c'~~est~~était une question d'équité. Vous vous imaginez bien que j'ai trouvé tout ça un peu humiliant, mais ce fût aussi pour moi un moment de vérité, dans le sens où j'ai pu prendre pleine mesure conscience de ma spécificité, mais aussi de la difficulté qu'ont certaines églises chrétiennes—ou du moins, certains chrétiens et certaines chrétiennes—avec des gens comme moi. Et ce qu'il y a de vraiment contradictoire et d'un peu surprenant dans tout ça, c'est comment la tradition chrétienne elle-même encourage une sorte de sensibilité et de culture dévotionnelle homo-érotique; je dirais même *queer*. J'y reviendrai~~s~~.

La haine religieuse envers les minorités sexuelles—et en particulier, les homosexuels—ne date pas d'hier. C'est toujours d'actualité. Vous n'avez qu'à

consulter les documents officiels de l'Église catholique, en dépit des vœux pieux du pape François. C'est un discours théologique haineux. Le théologien Mark Jordan, dans un remarquable livre intitulé *The Silence of Sodom*, analyse avec brio ce discours ecclésiastique particulier, qui n'a pas comme vraie fonction d'éclairer, mais plutôt de réduire au silence. Et comme dirait encore Michel Foucault, le silence parle parfois très fort, surtout en ce qui concerne la sexualité. Les personnes membres des minorités sexuelles qui refusent le silence, comme moi et d'autres lors de nos ordinations, deviennent donc des problèmes et des risques pour certaines églises chrétiennes, et c'est tant mieux. C'est exactement pour ça qu'il faut que nous brisions ce silence: pour revaloriser nos vies si longtemps dédaignées, et pour que celles et ceux qui viennent après nous puissent, eux aussi, se tenir debout.

Nous pourrions faire une longue, complexe et assez déprimante analyse du pourquoi de l'ambivalence de la tradition chrétienne face à la sexualité. Mais une des choses qui m'a toujours frappé et aussi attiré dans le christianisme—en dépit de cette ambiguïté, et parfois même un certain mépris, face à la sexualité—c'est cette dimension homo-érotique que nous y retrouvons. Nous savons très bien qu'elle est là, et les églises aussi, mais c'est vraiment un sujet tabou. Pourtant, beaucoup de gens, y compris moi, en parlent, écrivent là-dessus, et le vivent au quotidien. Je ne parle pas ici de pratiques sexuelles, mais plutôt d'une sensibilité homo-érotique et d'une culture dévotionnelle qui permet au désir de s'exprimer et

de s'épanouir pleinement, de l'incarnation comme source d'émerveillement face à la beauté et à la grandeur du corps humain, d'un regard tendre et percutant entre un dieu mâle semi-nu et son dévot prosterné.

Les traditions chrétiennes qui me sont les plus familières et les plus chères sont le catholicisme et l'anglicanisme, et ~~ils~~ elles ont beaucoup en commun au niveau de leurs liturgies et de leurs formes de spiritualité. Je me suis toujours senti à l'aise avec l'un, comme avec l'autre. Lors de ma décision d'être reçu comme anglican afin d'entreprendre ma formation sacerdotale, certains me demandaient comment je me sentais ~~en tournant~~ de tourner le dos ~~sur~~ à la religion de mes ancêtres, et pour laquelle j'avais—et j'ai—encore beaucoup d'affection. Mais je n'avais pas vraiment le choix. Je ne pouvais plus demeurer au sein d'une Église qui me considérait, moi et mes semblables, comme « moralement déficients. » Et je m'empresse d'ajouter: une Église qui refuse aussi la pleine inclusion des femmes, surtout au niveau du sacerdoce. Homophobie et sexisme vont toujours de pair. Ce n'était donc pas seulement qu'une décision vocationnelle pour moi. C'était d'abord et avant tout une question d'équité et de principe. D'une certaine façon, on pourrait dire que je me cherchais une Église plus « *queer* » que celle à laquelle j'étais habitué: une Église moins patriarcale et moins hétéro-normative que celle de mes ancêtres, aussi grande et glorieuse soit-elle. N'allez surtout pas croire que la tradition anglicane est parfaite—car comme dans beaucoup d'institutions religieuses, la pensée binaire

y règne toujours en maître—mais au moins ma présence comme prêtre gai la rend un peu plus imputable, et l'aide à s'ouvrir à une réalité plus complexe et nuancée, une réalité *queer*—c'est-à-dire, une réalité ou l'homo-érotisme peut et doit devenir religieusement et spirituellement plausible.

La dimension homo-érotique du christianisme inclut plusieurs éléments. Le plus important, c'est sans aucun doute cet homme-dieu au centre de la tradition: un homme-dieu qui peut très souvent devenir la source d'un désir incroyablement singulier et exceptionnel~~le~~, comme en font foi les témoignages de plusieurs saints et de saintes, mais aussi de croyants tout-à-fait ordinaires. Le sexe opposé ne colore pas à lui seul ce désir; celui du même sexe peut aussi l'imprégner. Une de mes connaissances, ancien novice jésuite, professeur, théologien, et maintenant pasteur d'une église LGBT en Californie, en parlant de sa période de formation chez les jésuites, a écrit ceci: « Lorsque je priais, j'imaginais Jésus nu comme un bel homme musclé et barbu qui m'embrassait, et ça m'excitait. Je me voyais cachant mon visage dans le poil de sa poitrine, et [soudainement et sans grande surprise] je me trouvais à combattre des fantasmes sexuels. La tradition ascétique catholique nous encourageait à réprimer nos pulsations sexuelles, maintenant des pénis flaccides, et créant des corps sans vie; la piété catholique, par contre, stimulait en nous un amour érotique pour Jésus. L'ascétisme catholique nous présentait une discipline monastique du pénis flaccide tandis que la piété

catholique transformait ces pratiques d'ascèse en une sorte de stimulation érotique du pénis. Ce n'est que plusieurs années plus tard que j'ai pu apprendre à bien reconnaître cette contradiction entre l'ascétisme du pénis flaccide et une piété qui stimulait le pénis. » Il y en a qui pourraient trouver cette image un peu cru, même si elle est assurément très *queer*. Mais je crois que mon collègue met le doigt sur quelque chose de très important en rapport avec certaines formes de dévotion chrétienne: ce drôle de mélange—cette étrange contradiction—entre la pulsation ascétique et le désir érotique. Je dirais même que ceci caractérise un peu toute forme de religiosité (je pense, par exemple, à la tradition *bhakti* en hindouisme), quoi que ce soit particulièrement marqué dans le cas du christianisme, et ce en grande partie à cause du personnage mi-humain, mi-divin au centre même de cette tradition religieuse. Jésus peut très facilement devenir un objet de désir.

Pensez un peu à ce que cet homme-dieu semi-nu étendu sur une croix peut représenter aux yeux d'un jeune homme gai très pieux, mais qui se cherche encore. Pensez à son désir homo-érotique naissant et encore incertain, et qui voit dans la croix un symbole à la fois religieux et érotique. Il sait qu'il ne devrait pas ressentir ce qu'il ressent, mais c'est plus fort que lui. Alors, il sublime le tout, mais cela devient source de fantasme, peut-être même…source de prière. Pourquoi pas? Et c'est exactement à ce moment-là que la ligne entre ce qui est permis et ce qui est *queer* est franchie: le moment où son désir devient une possibilité de prière.

Le désir homo-érotique en christianisme est un désir *queer* dans le sens qu'il va franchement et délibérément à l'encontre de toute attente religieuse normative. Il se positionne consciemment aux frontières du sacrilège et de l'interdit. Plus encore, le ou la croyante *queer* se réapproprie l'interdit religieux comme normatif. Elle refuse de s'effacer—et elle-même, et sa foi, et son propre désir. Le désir religieux *queer* se veut donc un discours religieux hors-norme et à contre-courant. Je reviens à la théologienne Marcella Althaus-Reid. Au tout début de son grand livre *Indecent Theology*, sous-titré *Theological Perversions in Sex, Gender and Politics*, elle écrit ceci: « Une femme devrait-elle conserver ses petites culottes dans la rue: oui ou non? Devrait-elle les enlever au moment où elle va à l'église, pour un rappel plus intime de sa sexualité en rapport avec Dieu? Quelle différence cela peut-il bien faire ~~fait-il~~ si cette femme est une vendeuse de citrons, qui ~~qui~~ vous vend des citrons dans la rue sans ~~ses~~ sous-vêtements? De plus, quelle différence cela ~~peut-il bien faire~~ fait-il si elle s'assoie sans sous-vêtements afin d'écrire de la théologie? [Une] théologie indécente est une théologie qui problématise et qui ~~déshabille~~ dénude les multiples couches mythiques de l'oppression. [Elle] réfléchit avec passion et imprudence. »

Ces multiples points de contact entre la théologie et l'indécence, entre la foi et l'interdit, entre le désir *queer* et le désir religieux ont toujours été là, vivant et se propageant au sein même du christianisme. Il suffisait que nous soyons prêts à nous déshabiller jusqu'à nos sous-vêtements afin d'écrire et de prier notre désir.

En 2004, j'ai publié mon deuxième livre intitulé *Sanctity and Male Desire: A Gay Reading of Saints*. Le livre propose une lecture *queer*—certains diraient que c'est plutôt une lecture « gaie »—de quelques saints de la tradition catholique. J'ai choisi une dizaine de saints, tous des hommes, qui ont été importants dans ma vie pour différentes raisons, et j'en fais une lecture à contre-courant, pour voir de quelles façons ils auraient contribué à mon cheminement en tant qu'homme gai. Des saints comme Sébastien, Joseph, François, Augustin, le jeune Dominique Savio, les saints martyrs canadiens, et même le Christ. C'est un livre dont je suis particulièrement fier, car j'y applique une méthodologie *queer*. Je réfléchis sur mon propre développement spirituel et sexuel par l'entremise d'une vision et d'un discours hagiographique homo-érotique. Comme dirait l'historien du catholicisme américain Robert Orsi, j'essaie de comprendre comment ces saints ont été, pour moi, « des acteurs sociaux significatifs, » et comment mes relations privilégiées avec eux m'ont formé, et continuent encore de le faire, même inconsciemment.

Plusieurs hommes gais, surtout des ex-catholiques, s'y sont reconnus. Je dois admettre que le livre peut aussi paraître un peu osé, car il n'a pas peur de faire ressortir les multiples croissements entre le sentiment religieux et le sentiment homo-érotique. Mon langage est donc choisi en conséquence. Je me rappelle d'un courriel que j'ai reçu d'un homme gai qui me remerciait de l'avoir écrit, et qui me racontait que son dominant lui lisait certains passages choisis lors de leurs séances

de discipline. C'est peut-être la meilleure critique que ~~je m'ai~~ j'ai jamais reçu. Si les gens s'en serv~~aient~~ent lors de leurs pratiques sexuelles, qu'est-ce qu'un écrivain ~~pouvait~~ peut bien demander de plus?

Mais pensez-y vraiment. Un livre sur les saints qui est lu dans un contexte sadomasochiste. Le divin marquis lui-même en serait fier! Et c'est décidément quelque chose de très *queer*, quelque chose de très hors-norme~~s~~ et de très indécent, dans son sens le plus pur, le plus noble, et le plus spirituel. Car le culte des saints, la dévotion aux saints—mais aussi aux saintes—est marqué, à sa base, d'un élément *queer*, et ce, précisément à cause de ce sentiment d'excès qui le caractérise. Il y a l'excès des saints et des saintes eux-mêmes qui, dans leurs vies, vont au-delà de toute~~s~~ attente~~s~~ humaine~~s~~. Mais il y a aussi l'excès affectif et relationnel de celles et ceux qui entrent en relation avec ces personnages sacrés. En réalité, les uns ont besoin des autres. L'excès, je dirais même, est le propre du religieux. Nous avons souvent tendance à oublier ou à minimiser cela. Peut-être en avons-nous peur?

~~Ce sont~~ Des penseurs, comme Virginia Burrus, ~~qui~~ dans son livre *The Sex Lives of Saints*, mettent l'emphase sur ce thème important de l'excès. Burrus fait une lecture *queer* de certains saints des premiers siècles de la tradition chrétienne, comme Jérôme, Antoine l'Hermite et Martin de Tours, et fait ressortir les sous-textes sexuels et affectifs qui animaient les histoires très excessives de leurs vies et les non-dits de leurs récits hagiographiques. Ces histoires *queer* deviennent donc

des façons nouvelles et ingénieuses de repenser le christianisme. Elles posent la question à savoir si la sainteté n'est pas d'abord et avant tout une performance et une mise-en-scène, l'expression d'une sorte de contre-plaisir où l'excès religieux est transformé en un genre de bien-être sensuel. La ligne qui sépare la pratique ascétique rigoureuse et le pur plaisir dévotionnel se veut, en effet, très mince: et pour le saint, et pour son dévot.

Le mot *queer* peut aussi être utilisé comme verbe—*to queer*—et donc, on pourrait parler d'un processus actif de transformation: *the queering of saints*, et c'est essentiellement ce que je fais dans mon livre, et ce que Virginia Burrus et d'autres font aussi. Ce *queering*, pour moi, provient des sentiments de désir et de plaisir qui m'habitent: les appétits engendrés par mes désirs, plaisirs et aussi obsessions spécifiques de même sexe qui en découlent. Lorsque je pense à tout ce que mes saints (oui, *mes* saints, car on est toujours un peu possessif envers nos premiers amours) ont représenté dans ma vie, j'entrevois les contours un peu flous de mes propres désirs—non pas nécessairement pour eux en tant que des personnages strictement religieux, mais plutôt parce qu'ils représentaient et personnifiaient, si fortement et si judicieusement, cette union entre la sainteté et l'érotisme. Afin d'être vraiment et loyalement dévoué à nos saints, il faut savoir les séduire. Il faut les apprivoiser. Et voilà, je viens tout juste de vous donner une lecture assez *queer* de ma propre dévotion aux saints, une lecture déstabilisante à la fois pour

eux et pour moi. Mais aussi déstabilisante pour vous, peut-être. Car on ne peut jamais rester indifférents à ce processus de *queering*. Il met tout à l'envers, et il nous hante car il nous force à voir, et à reconnaître, la vérité et l'attrait des choses inversées, mais aussi des choses supposément interdites. Mais il y a plus encore. Il y a inversion théologique, et subversion du statu quo religieux et dévotionnel.

Ce *queering* des pratiques dévotionnelles chrétiennes, incluant le culte des saints, émane d'une rencontre dynamique entre l'objet de notre désir—le saint, la sainte, Dieu—et le sujet actif dans cette relation, le dévot *queer*. Ni l'objet de la dévotion, ni son sujet, ne sont en fait statiques. Quoi ~~que chacun est~~ qu'ils soient différent l'un de l'autre, chacun a aussi besoin de l'autre. Ce *queering* implique ainsi un genre d'étirement, parfois une cassure, des liens et des limites qui déterminent, d'un point de vue théologique orthodoxe et normatif, la bonne façon d'entrer en relation avec ce qui est sacré. Symboliquement parlant, *queering* n'implique donc rien de moins que de méditer sur les fluides sacrés du saint plutôt que de se borner à recueillir les grâces de son rayonnement; de se laisser pénétrer par lui, ou de le pénétrer, plutôt que de lui offrir simplement nos vœux pieux et souvent vides de respect et d'adoration. Lorsque nous disons, « priez pour nous, » nous voulons dire, et nous proclamons, *queer-ment* parlant, « fais que nous t'appartenions. » Lorsque nous le nommons « bienheureux » ou « saint, » nous l'appelons en réalité « chéri » ou « mon amour. » C'est le propre de la sainteté de nous faire tomber en

amour. Et c'est aussi le propre de ce sentiment dévotionnel *queer* de nous rendre à la fois docilement réceptifs et activement transgressifs.

La catégorie de saint, ou de sainte, est aussi très instable et fluide. Elle ne demeure jamais fixe. Ces personnages sacrés chrétiens sont sans cesse en train de troubler et de renverser les catégories binaires habituelles, que se soient celles du genre, de la sexualité hétéro-normative, des distinctions entre le sacré et l'interdit, le désir et l'ascétisme, la séduction et la pureté. Je cite Virginia Burrus: « Nous allons à la rencontre de Dieu dans ces moments de passages, de transition, et de réversibilité, avec le travesti~~e~~, le transgenre, le sujet transfiguré et défiguré, dans cette mobilité et cette révocabilité incroyables du saint, sa capacité sans fin de s'ouvrir à une métamorphose radicale. (...) Voici le secret de la sainteté: de défier la loi de la sexualité, et de se soumettre à la loi de la séduction. La séduction est le défi de Dieu au saint, mais aussi le défi du saint à Dieu; c'est le vrai gage de toute forme de théologie. » Et comme disait Léon Bloy: « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. » La tradition chrétienne appelle tous les croyant~~e~~s et les croyantes à devenir des saints, à se laisser séduire par le visage du sacré, qui est lui-même *queer*. C'est donc un appel à une vie *queer-ment* vécue, et vécue à outrance. Pourquoi donc un christianisme *queer*? Afin de déstabiliser la théologie institutionnelle autoritaire, afin d'exposer ses assises hétéro-normatives, homophobes et sexistes, afin de recentrer les marginaux et les exclus, et afin de subvertir le sacré arbitraire.

et assez standardisée avec des yeux *queer*. Même si ce n'était sans doute pas le but de ceux ou celles qui l'ont dessinée, c'est la façon ~~que~~ dont nous l'avons ~~reçue~~ perçue. Ce qui veut dire que c'est une image instable. C'est une image qui demeure ouverte à une multitude d'interprétations, une image *queer*. Et ça, c'est en grande partie à cause de ces deux beaux hommes barbus qui se caressent et s'embrassent avec un plaisir évident. Ces deux beaux hommes, ces saints—Pierre et Paul—qui sont les piliers mêmes du christianisme institutionnel.

Et c'est essentiellement comme ça qu'une méthodologie *queer* fonctionne et se construit. Elle inverse les choses, et les lis d'une façon radicalement différente, et foncièrement subversive. Elle détruit—ou du moins, remet~~s~~ en question—la pensée binaire se rapportant au genre et à la sexualité. Elle dénaturalise le genre et la sexualité. Elle donne (et redonne) la place d'honneur à celles et ceux qui ont été exclus à cause de leur incapacité ou de leur non-vouloir de se voir emprisonnés dans ce même système binaire. Dans ce cas-ci, une lecture *queer* de l'image ouvre aussi une possibilité: la possibilité de la présence *queer* et d'un fort désir homo-érotique au cœur même du grand projet chrétien. Pour celles et ceux d'entre nous qui sommes familiers avec la tradition catholique romaine, ce ne sera pas une très grande surprise. Mais pour des hommes gais, pour des femmes lesbiennes, pour des personnes bisexuelles, transgenres, ou tout simplement *queer*, c'est une source d'espoir et d'affirmation. Ce l'était pour moi, et ça continue toujours de l'être.